



**HAL**  
open science

# **Trifouilly-les-Oies, Glupov, Pinsk and other sarcastic toponyms: Stereotypic place names between denotation and evocation**

Xavier Galmiche

## **► To cite this version:**

Xavier Galmiche. Trifouilly-les-Oies, Glupov, Pinsk and other sarcastic toponyms: Stereotypic place names between denotation and evocation . Etudes et travaux d'Eur'ORBEM, 2016, Proverbes et stéréotypes : forme, formes et contextes pp. 213-226. <hal-01417443>

**HAL Id: hal-01417443**

**<https://hal.science/hal-01417443v1>**

Submitted on 15 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# **& ÉTudes** **Travaux 1/2016**

**TRIFOUILLY-LES-OIES, GLUPOV, PINSK  
ET AUTRES TOPONYMES  
SARCASTIQUES**

**LES STÉRÉOTYPES TOPONYMIQUES  
ENTRE DÉNOTATION ET ÉVOCATION**

**Xavier GALMICHE**

**Eur'Orbem (UMR 8224, Paris-Sorbonne / CNRS)**

**décembre 2016, pp. 213-226**

Comme nous l'apprend l'histoire de la culture, le nom de certaines villes peuplées de fous, bizarres, idiots et autres paresseux, est « devenu proverbial », à commencer par l'antique cité d'Abdera. Emblème de l'obscurantisme au temps de la grandeur d'Athènes, la ville des *Abdères*, dont les habitants étaient célèbres pour leurs bévues, attira l'attention des époques éprises des lumières de la raison — Érasme en fait état dans ses *Adages* (Erasmus, 1559, 1353, II, IV, 53). Cette population mal embouchée inspira à l'écrivain allemand Christoph Wieland tout un roman dans lequel il caricatura son propre milieu, celui des médiocres villes de résidence allemande, ce dont il se justifiait dans sa préface en déclarant : « L'Abdéritain finit par *devenir proverbial* parmi les Grecs. [...] Les bons Abdéritains ne manquaient jamais de fournir aux moqueurs et aux rieurs quantité de ces traits de finesse qu'ils attendaient<sup>1</sup>. » Un toponyme réel se transforme en type caractérologique, stéréotype verbal d'un lieu — « stéréotoponyme », si l'on veut, de la bêtise et de l'ignorance.

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle se distingua par la réinterprétation de ce motif à travers le prisme d'une double quête : du rationalisme et des identités régionales et nationales en cours de (re)définition. Contrepoinct linguistique de ce phénomène, les nations apprirent à déceler dans leur culture propre l'équivalent des *Abdères* antiques. Wieland continuait : « Une idée d'Abdéritain, un tour d'Abdéritain étaient chez eux à peu près *ce que sont chez nous ceux des bourgeois de Schilda ou chez les Suisses ceux des gens de Lalle*<sup>2</sup>. » Ainsi s'annonçait ce que j'ai appelé la « vogue néoabdéritaine », c'est-à-dire la déclinaison de ce motif classique dans la diversité des cultures particulières par la fixation de noms significatifs de « villes de ploucs » (Galmiche, 2011) — définissons-les ici comme « toponymes stéréotypiques pa-

1. « Sie wurden endlich zum Sprichwort unter den Griechen. [...] und die guten Abderiten ermangelten nicht, die Spötter und Lacher reichlich mit sinnreichen Zügen dieser Art zu versehen. » (Wieland, 1774, p. 53) (c'est moi qui souligne).

2. « Ein Abderitischer Einfall, ein Abderitenstückchen, war bei diesen ungefähr, was bei uns ein Schildbürger oder bei den Helvetiern ein Lalleburgerstreich ist. » (*Ibidem*).

rallèles ». Le plus fameux d'entre eux est *Krähwinkel*, le « Coin-des-Corneilles », obscure bourgade dont le nom est toujours associé à sa première utilisation en 1801 dans une prose spirituelle du poète allemand Jean Paul [Richter] (c'est aussi le nom authentique de trois villages allemands<sup>3</sup>). Le dramaturge Kotzebue fit de cette ville le théâtre de ses *Petits-bourgeois allemands* (*Deutsche Kleinstädter*), farce à succès tournant en dérision la pusillanimité des *Spiessbürger*, les Philistins des bourgades.

Le paradoxe de ces toponymes alternatifs, c'est que tout en confirmant le processus de stéréotypie caractérologique (la bêtise) procédant d'une généralisation, ils affirment en même temps leur « idiomaticité » au sens strict, leur idiosyncrasie, c'est-à-dire l'enracinement dans un contexte particulier (local, régional, national). En dépeignant *Krähwinkel*, Kotzebue semble dire : « je vais parler de nos Abdères à nous », désignant ainsi l'actualisation dans un contexte singulier d'un motif ressortissant de la culture commune. Nous sommes bien dans le cas, intéressant d'un point de vue méthodologique, où le stéréotype s'adapte, pour mieux la recouvrir, à l'hétéronomie du réel.

Je propose dans cette étude de comprendre le fonctionnement aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles de cette dénomination stéréotypique, dans sa dimension historique (on pourrait imaginer une perspective typologique, en élargissant l'enquête sur les toponymes sarcastiques à d'autres cultures, voire à toutes les cultures : la représentation parodique d'une communauté est peut-être un universel culturel). Je me concentrerai ici sur un corpus disparate : occurrences choisies dans des textes de l'Europe centrale du *Vormärz* (soit les quelques décennies qui précèdent la révolution de mars 1848) ; syntagmes repérés dans des œuvres russes du XIX<sup>e</sup> siècle, identifiées notamment grâce à l'article d'A.F. Belousov sur « La symbolique du "trou perdu" » (Belousov, 2004)<sup>4</sup>, et remontant au XIX<sup>e</sup> siècle ; autres expressions équivalentes des cultures occidentales,

3. En Rhénanie du Nord, Saxe et dans le Wurtemberg (Büchmann, 1984, p. 185).

4. Je remercie Laure Troubetzkoy de m'avoir fait connaître ce texte en détail.

glanées de façon non exhaustive et aléatoire au cours de conversations et par le recours aux imparfaites rubriques *wikipedia* (notées  $\omega$  dans le corps du texte). Pour analyser les ressorts de ce type de dénomination identitaire, je m'intéresserai d'abord aux motivations morphologiques et sémantiques de ces toponymes qui, pour ainsi dire, « dénotent l'insignifiance » ; puis à leur qualité formulaire par laquelle ils acquièrent parfois la force d'évocation des proverbes et des clichés verbaux, et qui les fait participer de la dénomination linguistique des stéréotypes.

« *TOPONYMES STÉRÉOTYPIQUES PARALLÈLES* » :  
*SÉMANTICITÉ ET ICONICITÉ*

Il revient à l'approche pragmatique de rendre compte des nombreux éléments entrant dans le processus associant à un toponyme le stéréotype abdéritain (par exemple la ville de *Schilda* citée par Wieland, dont les habitants sont réputés pour leur bêtise) et de dire s'il est ou non favorisé par un ou plusieurs de ses éléments linguistiques. Ces éléments peuvent être phonétiques, liés à une assonance cocasse, parfois proche de l'onomatopée : *Perpète-les-Olivettes*, *Saint-Meumeu* (Québec  $\omega$ ), *Houtesiplou* (déformation d'*Écoute s'il pleut*, toponyme réel, Belgique  $\omega$ ), *Ust-Syzolsk* (le nom réel d'une ville éloignée de Russie du Nord<sup>5</sup>), *Pinsk* (ville de Biélorussie du Sud, formant un écho plaisant avec le nom de *Minsk*, voir *infra*). Ils peuvent aussi être sémantiques : il y en a deux au moins dans *Trifouilly-les-Oies* : le sens du verbe *trifouiller* semble indiquer des préoccupations basses et pusillanimes, et ce d'autant plus c'est important pour la suite que ce sens n'est pas très clair ; et l'élément animalier, les *oies*, est associé à la rustreterie, que nous retrouverons en abondance. Mais comme on le voit, le son rejoint et renforce le sens, et l'assonance (ou plutôt la dissonance) renforce souvent le ridicule sémantique : on peut dire que dans ces formations verbales assez complexes agit la motivation phonético-sémantique, voire morphosémantique de la stéréotypisation.

5. Belousov examine en détail la fortune de ce toponyme comme synonyme du « trou perdu », *art. cit.*, p. 461 *sqq.*

Cette motivation, on doit d'abord la supposer plus active, voire requise dans le cas de noms fictifs : *Glupov*, néologisme signifiant textuellement « ville-des-idiots », rendu célèbre par l'*Histoire d'une ville* de M. E. Saltykov-Chtchedrine (1869-70), ou *Glupsk* en russe, comme *Hľupákov* en slovaque, repose entièrement sur la dénomination de l'arriération. Celle-ci peut être nommée par la dénotation de la bêtise : *Clocher-les-Bécasses*, le village natal de Bécassine, va plus loin par un procédé de double pléonasm (l'idiotie de la *bécasse* renforce le caractère prétendument arriéré du *clocher* breton, elle génère également le prénom de l'héroïne) ; mais aussi par la dénotation de l'éloignement, comme en témoignent les agréables toponymes du Québec francophone : *Saint-Creux-des-Bas-Fonds*, *Saint-Lin-des-Meumeu*, *Saint-Loinloin*, *Saint-Loinloin de Pas-Proche*, *Si-Profond-du-Lointain*, etc. ( ω). De façon indirecte, la motivation sémantique peut mobiliser, en tant qu'emblèmes de l'arriération, des motifs campagnards ou pour mieux dire, « péquenauds ». L'un des anciens avatars tchèques des Abdères est la ville (réelle) de *Přelouč*, où s'entend bien le radical *louka*, « la prairie » : contes pseudo-populaires et comédies connaissent le personnage de *Honza z Přelouče*, « Jean de Přelouč », soit « Jeannot d'Outre-Champs », l'un des précurseurs de *Hloupý Honza*, « Jeannot l'idiot », popularisé par la littérature à tendance ethnographique de la génération « romantique », notamment par les contes de Božena Němcová. Dans la culture russe, il s'agit essentiellement de motifs végétaux : Belousov, déjà cité, mentionne ainsi les villes de *Malinov* (de *malina*, « framboise »), dans *Bedovik* (1839) de l'écrivain et lexicographe Vladimir Ivanovitch Dahl, mais aussi dans les *Notes d'un jeune homme* de Herzen qui aurait sans doute inspiré la présence de ce toponyme dans des pièces d'Alexandre Ostrovski. En Europe centrale, les motifs sont surtout animaliers : *Krähwinkel*, déjà cité, est imité en tchèque par *Kocourkov* (de *kocour*, « matou », donc plus ou moins « Chat-Ville »), en slovaque par *Kocúrkovo*, en hongrois par *Kecskemét* (le « passage des chèvres »), celle-là une ville bien réelle de la Grande Plaine où les bergers bulgares venaient faire paître

leurs troupeaux<sup>6</sup> : ils sont les équivalents centre-européens du tardif *Clochemerle*, village imaginaire du Beaujolais consacré par le roman du même nom de Gabriel Chevallier publié en 1934, et « devenu proverbial ». C'est dans le registre de cette ruralité grossière qu'on peut ranger les motifs familiers ou vulgaires : *Saint-Pisse-qu'en-Coin* (Québec *w*), le « trou » et ses variations fantaisistes : Nogent-le-Rotrou transformé en « Nogent-le-Gros-Trou », « trou du cul du monde », etc.

Toutes ces expressions reposent sur des images simples et abruptes, mais d'autant plus parlantes. Cette forte iconicité, signalons-le au passage, nous invite, dans le cadre d'une histoire culturelle largement intermédiaire, à comprendre l'interaction des stéréotypes verbaux et iconographiques : citons par exemple, en rapport avec la mode néoabdéritaine déjà évoquée, l'exemple bien documenté des « Krähwinkeliades », ces caricatures imprimées sur des feuilles volantes qui « circulèrent entre le congrès de Vienne et la Révolution de juillet » en diffusant « une critique sociale dirigée contre la petite-bourgeoisie obtuse, la bureaucratie et le fléau des fonctionnaires » (Lammel, 1992, pp. 35-36). Elles proposaient un dessin cocasse d'un habitant de Krähwinkel, commenté dans une *légende incluant* une expression idiomatique prise au pied de la lettre. Le toponyme devenait un attribut d'un système sémantique complexe qui lui associait le non-sens de la situation et la caricature socio-politique, où se distinguaient des emblèmes iconographiques consacrés par la tradition de la caricature – comme la natte (le *Zopf*, la « queue-de-rat »), représentant une mode surannée d'un bon quart de siècle, et donc emblématique de la bêtise et de la réaction. L'équivalent tchèque, les « Kocourkoviádes » publiées vers la fin des années 1820,

6. Ces deux villes sont ironiquement comparées dans une farce de l'un des imitateurs « populaires » de Wieland, le pasteur slovaque et écrivain tchécophone Jan Chaloupka (1791-1879, voir *infra*), où un instituteur, chargé de dégrossir les manières rustiques du fils du bourgmestre, déclare : « Sa langue se raffinera ! Et moi je m'efforcerai à ce que nul ne distingue s'il est né à Kocúrkovo [Chat-ville], ou à Kečkemét [Chèvreville] » (Chaloupka, 1954, pp. 7-95 : *Kocaurkovo, anebo: Gen abychom w hanbě nezústali*, Acte III, sc. 20).

accompagne la translation toponymique (Krähwinkel / Kocourkov) d'un transfert d'emblème, la représentation des nattes s'effaçant devant l'emblème un peu énigmatique du chat, symbolisant la grossièreté mais peut-être aussi le bon sens des petits-bourgeois<sup>7</sup>. Dans l'une des feuilles volantes de la propagande révolutionnaire de 1848 représentant la décapitation symbolique qu'est la cérémonie du coupage de nattes, le double emblème ressurgit, le chat ayant pris l'avantage sur la « queue-de-rat » (malheureusement le jeu de mots ne marche qu'en français).

Cet *excursus* du stéréotype littéraire vers la caricature graphique est dans l'esprit d'époque, mais il en ouvre l'analyse vers le registre de l'emblématique : le toponyme en est un attribut verbal qui fonctionne à égalité avec les attributs graphiques, et l'on songe au fonctionnement de ce qu'était le blason de la Renaissance, mais dans le contexte de la littérature triviale initiée par l'essor de la caricature politique liée à la naissance de la presse de masse.

Sans surprise, les motifs verbaux de l'arriération sont interprétés, dans les analyses reposant sur une anthropologie culturelle où les expressions verbales semblent être le miroir des représentations, comme des éléments sémantiques culturels « correspondant non seulement à un coloris folklorique mais aussi à une conception typique de la culture opposant à la naturalité de la campagne la facticité de la capitale » (Belousov, *art. cit.*, p. 459) : l'inflation de ces toponymes pour la plupart fictifs, surtout repérée au XIX<sup>e</sup> siècle, serait un reflet des processus de différenciation culturelle entre la campagne et les centres urbains qui la rêvaient d'autant plus qu'ils s'en éloignaient. C'est dans la logique de cette géographie culturelle, où les campagnes se trouvent *distançées* par les villes en termes de développement et de prestige, que se trouvent associés les motifs clefs du néoabdérisme, où bêtise et éloignement, qui finissent par être synonymes, motivent la culture de la toponymie sarcastique.

---

7. On doit ces « Kocourkoviâdes » à Jan Hostivít Pospíšil (1808-1856). Sur ce point, voir Zíbrt (1912).

Notons cependant que cette explication semble un peu courte : en privilégiant l'interprétation sociologique de l'histoire de la phraséologie, on court le risque de méconnaître ces phénomènes connexes propres à l'histoire littéraire sans la dynamique de laquelle les toponymes abdéritains n'auraient sans doute pas pu s'imposer. La mode des toponymes parodiques à motif végétal, par exemple, semble être aussi une réaction à la vogue, lancée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et active très avant dans le XIX<sup>e</sup>, du langage des fleurs, hérité entre autres du *selam* persan, inspirant des pièces littéraires où les caractères et les passions humaines sont interprétés à l'aide de propriétés établies par la botanique : la toponymie sarcastique en serait donc une parodie. Il en va de même du motif animalier : la propension à souligner la bestialité dans les mœurs humaines provient évidemment d'une psychologie qui, dans l'esprit d'un lavaterisme diffus propre au XVIII<sup>e</sup> siècle, catégorise les individus par climats, complexions, et affinités avec des espèces animales<sup>8</sup>. Le processus de lexicalisation ne s'explique qu'au carrefour de motivations diverses telles que l'inventivité personnelle, la détermination sociale et l'histoire du goût.

#### INSIGNIFIANCE : DÉMOTIVATION SÉMANTIQUE ET CULTURE HISTORIQUE

Il y a plus. Ces motivations sémantiques positives, peut-être trop évidentes et directes, s'effacent parfois au profit d'une motivation inverse, ou pour mieux dire de *démotivation*. L'absence de caractère d'un toponyme, tant dans sa forme que dans son sens, son caractère indéchiffrable, peuvent en effet paradoxalement renforcer son expressivité dans l'évocation de sa médiocrité. Belousov a bien retracé la fortune dans la tradition littéraire russe du procédé d'anonymisation des villes, destiné à évoquer la monotonie de bourgades indifférenciées qui s'oppose à la capitale parfois même appliqué à de grandes villes, assimilées dès lors à

---

8. Le lien entre ce type de représentation et la rhétorique de la morale des Lumières appliquée à différencier l'homme de l'instinct animal est analysé par Valer Mikula (1997).

d'ennuyeuses villes de province par la réduction à une lettre du nom réel : *P.* pour *Petersbourg* et *M.* pour *Moscou* dans *Le Sensible et le froid* de Karamzine, ...*ov* pour *Pskov* dans *Pauline Sachs* de Droujinine, *O.* pour Orel, chef-lieu du *Nid de gentilshommes* de Tourgénéiev, etc. Cette vogue a été canonisée par la disparition pure et simple de la lettre rescapée du toponyme réel au profit du simple *N.*, à commencer par la ville de *N.* dans *Les Âmes mortes* de Gogol. Cette réduction devient, tant pis si c'est un mauvais jeu de mots, un véritable *topos* de la littérature russe, dans une tradition qui mène jusqu'à *La Ville de N.* de Léonid Dobytchine (1935).

D'un point de vue rhétorique, la démotivation du toponyme peut être considérée comme une restitution verbale de la nullité de la ville en question, à condition qu'on accepte le saut qu'elle implique dans les processus d'énonciation et de communication : un toponyme motivé (*Glupov*, *Clochemerle*, etc.) est supposé compréhensible tant par le personnage, le narrateur, l'auteur que le lecteur et le commentateur ; un toponyme démotivé (*N.*) unit l'auteur et son lecteur dans un pacte d'interprétation de la réalité considérée dans sa nullité, à l'insu et, en l'occurrence, aux dépens du pauvre personnage (voir *supra*) et peut-être même du narrateur. Ce passage de la dénotation à l'interprétation et presque à la taxinomie (un regard hiérarchisant posé sur le monde) produit des réactions en chaîne. Il fait basculer d'une communication (celle, exotérique, de l'explicite) à l'autre (celle, ésotérique, du sous-entendu), du comique à l'ironie, etc. Cette possible inclusion de l'asémanticité dans la stratégie du stéréotype a aussi pour conséquence de nous forcer à reconsidérer la fixation de noms réels comme « toponymes stéréotypiques parallèles » : non pas tant ceux que leur caractère cocasse destine aux calembours, comme *Kecskemét*, la « ville des chèvres » hongroise, mais bien plutôt ceux qui, justement, sont d'une remarquable nullité. Ils ne veulent rien dire et donc se distinguent paradoxalement par leur insignifiance : les *Fockberg*, *Lalenburg*, *Wasungen* allemands, *Gotham* anglais, et peut-être l'antique *Abdera*, que l'arbitraire du signe a fixés dans la *moyenne*, entre le sens et l'absurde, ni excentrique ni

inexistant, simplement banal. Si parallélisme il y a, c'est celui que l'on suppose, par une sorte de cratylisme spontané, entre l'absence de caractère du lieu réel et la fadeur de son nom.

Mais l'analyse rhétorique, même si elle associe linguistique et stylistique, ne suffit pas. Les stéréotypes toponymiques connaissent, on l'a dit, des vagues successives (il s'agit pour le corpus ici examiné de la mode du néo-abdérisme des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles), portées par une intertextualité très active (de nombreux textes établissent par exemple la séquence *Abdères / Krähwinkel / Kocourkov*), et qui ont laissé leur trace dans la phraséologie. Il revient à l'enquête culturelle de rendre compte de cette historicité : l'analyse peut nous faire comprendre, par exemple, la toponymie sarcastique du XIX<sup>e</sup> siècle comme un mode d'expression du stéréotype identitaire dans les littératures européennes à l'époque de la naissance des nationalismes modernes. Mais il faut prendre aussi en considération le fait que cette diffusion suscite une conscience voire une pensée du stéréotype ; ici deux exemples.

Reprenons la phrase déjà citée de Wieland : « Une idée d'Abdérain, un tour d'Abdérain étaient chez eux à peu près *ce que sont chez nous ceux des bourgeois de Schilda ou chez les Suisses ceux des gens de Lalle*. » Les instances narratives évoquant les villes de ploucs laissent entendre qu'elles comprennent le caractère conventionnel de ces dénominations et le type de fonctionnement sémantique sur lequel repose la fabrication de nouveaux équivalents toponymiques. Dans une farce publiée en 1832 par Jan Chaloupka déjà évoqué, l'héroïne, une Slovaque idiote et jolie qui s'ennuie au village, déclare dans un allemand approximatif : « Werd ich auch halt heirathen, aber keinen Kozurkowaner Gawalir. *Kocourkov auf Deutsch Krewinkel* » : elle ne veut « pas d'un garçon de Kocourkov, car *Kocourkov, c'est Krehwinkel* » (Chalupka, 1832, p. 109). Jusque dans la littérature servie au peuple (la pièce de Chaloupka y appartient sans aucun doute) est transmise l'idée que l'image que les peuples se font de leurs voisins et d'eux-mêmes est véhiculée à travers des modèles tout prêts et déclinables à loisir, y compris par des procédés d'approximations

verbales. L'émergence d'un stéréotype identitaire (les farces de Chaloupka sont parmi les premiers textes à imposer *Kocourkov* comme le « toponyme stéréotypique parallèle » tchèque de l'arrière-pensée) s'était donc sur une part d'imitation sinon délibérée, du moins consentie. Autrement dit, ce n'est pas tant l'image qui est stéréotypée que la façon (rhétorique : le toponyme grotesque) qui la provoque. Il s'agit donc d'une sorte de stéréotype au carré, qui ne s'accomplit qu'au moment de l'énonciation : c'est moins l'image qui fait stéréotype que l'activité même de stéréotyper, passée au rang de jeu d'esprit, fût-il un peu bêta, passée au rang de jeu de société.

Une bonne génération plus tard, l'auteur yiddishophone Moïcher Sforim Mendele raconte dans *Les Voyages de Benjamin III* les tribulations d'un Juif pauvre depuis son misérable shtetl de Volhynie, *Tunejadevka* (« village de fainéants ») jusqu'à *Glupsk*, « ville des idiots » (la référence à Saltykov-Chtchedrine est claire) qu'il décrit en ces termes :

*Oui, enfants d'Israël, belles âmes, idéalistes : rendez-vous donc à Glupsk ! Pourquoi végétez-vous derrière les poêles dans les petites bourgades ? À Glupsk, que diable ! Là, vous pourrez vous édifier, vous saurez vous faire valoir, agir, plaire, séduire, et entraîner.*

Mendele, 1871/1992, p. 112.

Le chercheur israélien Dan Miron a avancé l'idée que les toponymes à consonance russophone chez Mendele étaient les équivalents de précédents bibliques : Glupsk serait la reprise de *Kesalon*, la « ville des fous », *Tunejadevka* celle de *Betalon*, la « ville des paresseux », et *Kabtansk* celle de *Kabtiel*, la « ville de la pauvreté » (Miron, 2000). Mais Mendele était évidemment conscient de la richesse du même folklore littéraire, au moins dans les littératures allemande, polonaise et russe auxquelles il fait de fréquentes allusions : il est clair que l'auteur s'amuse à superposer ces images, en y mêlant sans doute aussi celles qui lui proviennent de la Bible, à les comparer et les bricoler pour doubler, voire tripler la réalité simple d'une ville des idiots, Glupov, en une géographie complexe et hiérarchi-

sée de la détresse humaine (folie, paresse, pauvreté). Ici encore, le caractère dénotatif de toponymes sarcastiques, d'ailleurs plutôt grossier, s'efface devant l'inventivité verbale, et, si l'on peut dire, devant la manie ludique d'en créer de nouveaux. Le stéréotype se fixe bien moins comme un agencement de motifs particuliers que par une pensée du monde réduite à des formules, à laquelle s'accoutume la pensée, et qu'elle s'ingénie à disposer de façon plaisante – même s'ils sont ou justement *parce qu'ils sont*, dans le fond, interchangeables. Citons ici l'expression « aller de Minsk à Pinsk » : aller d'une ville minable à une autre peut-être pire encore (Pinsk est une ville moyenne du sud de la Biélorussie), soit passer « de Charybde en Scylla » dans le monde de la médiocrité<sup>9</sup>.

Il est donc nécessaire de penser l'historicité du stéréotype toponymique, qui le fait s'adapter et se modifier. On connaît l'idée de plasticité, développée par Cadiot et Vasetti à propos du proverbe<sup>10</sup> : comme ce dernier, le stéréotype toponymique, en tant que dénomination enracinée dans des effets discursifs et dans les récits qui leur sont associés, est une formule que les locuteurs ou les narrateurs reprennent et déforment, qu'ils doivent reprendre pour la déformer, qu'ils ne peuvent reprendre sans la déformer. C'est cette part aléatoire qui permet la variation considérable que l'on peut observer entre les expressions hypericonicisées citées plus haut, et les cas relativement fréquents de dénominations a-ictoniques et asémantiques par lesquelles nous voudrions conclure, et qui culmine dans le cas du toponyme anonymisé (*N.*). Il prend en effet une signification bien différente quand on la replace en contexte historique. Anne Coldefy-Faucard a retracé l'évolution de l'exploitation romanesque de la formule *Ville de N.*, et repéré qu'elle désigne des localités des zones de marges et de confins (Biélorussie, Ukraine, voire Lettonie dans le roman

9. Expression recueillie auprès de Fabienne Bergmann.

10. « Ritualisation formulaire ne se confond pas ici avec cliché ou stéréotype. Si prégnante que soit l'idée d'un sens parfaitement fixe, déterminé et conventionnel, il convient d'observer à l'inverse la plasticité dont le proverbe fait preuve en entrant en résonance avec la thématique du moment » (Cadiot & Vasetti, 2008, pp. 79-91).

de Dobytchine), notamment dans la zone de résidence (Coldefy-Faucard, 2010). L'indétermination serait façonnée par les conditions historiques de la coexistence interethnique, notamment slavo-juive : le toponyme anonymisé serait donc la dénomination d'un *non-lieu*, exprimant en creux le non-dit pesant sur des localités où une part de la population n'a pas droit de cité. La toponymie stéréotypique s'avère ici d'un intérêt particulier : d'une part, elle est dénomination sans dénotation et peut apparaître comme une évocation, voire une invocation, proche de la magie ; mais elle prend son sens dans le contexte culturel, contribuant non seulement à souligner les différenciations nationales mais aussi à indiquer discrètement le processus de la discrimination.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BELOUSOV A.F. (2004), « Symbolika zakolust'ja » [La Symbolique du trou perdu], in V.V. Abašev, T.V. Tsiv'jan & A.F. Belousov, *Geopanorama russkoj kul'tury: Provincija i ee lokal'nye teksty*, Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury, pp. 457-481.
- BÜCHMANN A. (1984), *Geflügelte Wörter*, 2<sup>e</sup> ed., Stuttgart: Philipp Reclam jun. Verlag.
- CADIOT Pierre & VISETTI Yves-Marie (2008), « Proverbes, sens commun et communauté de langage », *Langages*, n° 170 : « Discours et sens commun », pp. 79-91 [<http://formes-symboliques.org/IMG/pdf/doc-195.pdf>].
- CHALOUPEK Jan (1832), *Wssecko na opak, aneb, Těsnossilowa Anička se ženj a Honzjk se vydává* [Tout à rebours : Anička prend femme et Honzik prend mari], Praha : Martin Budislaw Neureuter, Jan Werthmüller.
- CHALUPKA Ján (1954), *Výber z diela, v dvoch sväkoch* [Œuvres choisies, en deux tomes], t. II., Bratislava : Sloven. Vyd. krás. lit. [1<sup>ère</sup> éd. : CHALOUPEK Jan, *Kocaurkowo, anebo: Gen abychom w hanbě nezůstali* (Kocaurkowo ou la Peur du ridicule), Levoča : Pismem Jána Werthmüllera, 1830].
- CHEVALLIER Gabriel (1934), *Clochemerle*, Paris : Rieder.

- COLDEFY-FAUCARD Anne (2010), « Géographie du mythe », *Revue des Deux Mondes*, oct.-nov., Dossier : « Les espaces de la Russie », pp. 146-156.
- ERASMUS Desiderius (1559), *Adagiorum chiliades quatuor, et sesquicenturia ex postrema autoris recognitione*, Ad Hæc Henrici Stephani animadversiones in Erasmicas quorundum Adagiorum expositiones, Lugduni : Gryphus.
- GALMICHE Xavier (2011), « Une Europe pleine de ploucs, Les Nouvelles-Abdères en Europe centrale ou la concession à la trivialité », *Revue des études slaves*, LXXXII/2, pp. 253-274.
- GISOLD Lammel (1992), *Karikaturen der Goethezeit*, Berlin : Eulenspiegel-Verl.
- MENDELE Moïcher Sforim (1998), *Les Voyages de Benjamin III*, tr. du yidish en français par Arnold Mandel, Belfort, Circé [1<sup>ère</sup> ed. : *Kitser Masoèš Binyomin hashlishi : dos heystDi nesie oder a rayze-beshraybung fun Binyomin dem dritten* (Un résumé des pérégrinations de Benjamin III, c'est-à-dire les voyages ou le récit de voyage de Benjamin le troisième), Vilna : Rom, 1904].
- MIKULA Valer (1997), « Chalupkov zverinec („Zvierací“ aspekt Chalupkových postav) » [L'Animalerie de Chalupka (l'aspect animal des personnages de Chalupka)], *Od baroka k postmoderne* [Du baroque au postmodernisme], Levice : Ed. Koloman Kertész Bagala.
- MIRON Dan (2000), « The image of the shtetl and other studies of modern Jewish literary imagination », Syracuse University Press.
- WIELAND Christoph Martin (1774), *Die Geschichte der Abderiten* [présentation, trad. et notes de Geneviève Espagne, *Histoire des Abdéritains*, Imprimerie nationale, 1997].
- ZÍBRT Čeněk (1912), « Paměti a lidové podání o Kocourkovu. S vyobrazeními » [Mémoires et représentations populaires de Kocourkov. Illustrations], *Český lid*, XXII, pp. 353-369.